

EPOPEE DE GILGAMESH ET MAHĀBHĀRATA

HUMBABA ET BHĪMA

par Dominique Navarre

Le *Mahābhārata* supporte certaines comparaisons avec l'épopée de Gilgamesh bien qu'il faille déterminer dans cet immense ouvrage ou collection qui constitue le *Mahābhārata* et qui n'est pas mesurable à l'aune de l'épopée sumérienne que nous pouvons lire aujourd'hui ce qui a trait à cette dernière. Le *Mahābhārata* ne possède pas une aventure comparable immédiatement à la poursuite de Humbaba, mais dans cet ensemble de poèmes épiques on découvre de nombreuses aventures d'un type proche, au travers d'exploits de personnages distincts. Et pourtant si la recherche de Humbaba n'apparaît pas sous une forme immédiatement identique dans le *Mahābhārata*, où aucune expédition n'est montée pour aller tuer le gardien de la forêt, il existe dans les pèlerinages des Pāṇḍavas la recherche d'une fleur au parfum et à la forme inégalés. Il faut une fleur au parfum divin, semblable à nulle autre dans le monde des hommes, que le vent pousse sur le visage de Draupadī. Elle la ramasse et s'émerveille devant une pareille fleur de lotus, d'une sorte qu'elle n'a jamais vue auparavant. Une fleur et un monstre, gardien de la forêt des cèdres, sont les deux raisons de trouver des points communs dans des contextes très différents.

Le motif de l'aventure.

Les deux aventures prennent naissance au gré d'évènements semblables : la proposition de Gilgamesh d'aller dans la forêt des cèdres en couper et d'y tuer Humbaba, gardien terrible, ou le désir de Draupadī de détenir des lotus aussi merveilleux que celui que le vent lui a apporté. Mais chacun des deux auteurs a une visée différente de la recherche proposée qui sera à l'origine pour Gilgamesh de la quête du monstre et de la possibilité de couper des cèdres ou, pour Bhima qui agit pour le compte de Draupadī, de la rencontre d'un être géant qui donne le chemin pour cueillir la fleur divine.

Qui est Humbaba ?

Les tablettes qui nous sont parvenues ne nous donnent malheureusement pas un récit suivi et complet car elles présentent beaucoup de cassures et de zones illisibles. Gilgamesh sans doute propose à son nouvel ami d'aller couper des cèdres dans la forêt et d'y tuer Humbaba qui y terrorise les gens dans la forêt des cèdres, dans le but de sortir son ami de sa mélancolie. Bien que les textes ne nous en disent rien, nous pouvons penser sans trop d'erreur, qu'Enkidu connaît bien Humbaba, lui qui a vécu parmi les hardes de gazelles. Le roi d'Uruk est guidé assurément dans sa décision par ce que peut lui en dire Enkidu; il veut en découdre avec cet être monstrueux placé comme gardien de la forêt de cèdres par le dieu Enlil. Enlil l'y a placé pour la garder et pour effrayer les intrus: '*être la terreur des gens*' (*version ninivite*). Il devient difficile de dire quel genre d'être représente cet Humbaba, le gardien de la forêt des cèdres. Est-ce un être divin? Un homme, fils de divinité, un peu comme Gilgamesh lui-même? Son rôle est pour nous mal défini et mal discernable rendant la tâche comparative plus délicate. La seule chose qu'il convient d'ajouter se rapporte à la fin du combat avec le monstre:

*'Le séjour des Anunnaki, il en ouvrit le voile,
Enkidu choisit une bille de bois rare.'*
(LAPO: Tablette trouvée à Ishali, p 126)

Une autre traduction donne 'il viola le domaine des dieux' qui précise que l'entrée des héros dans la forêt est considérée comme le viol d'une propriété réservée aux dieux. Le motif de la mort de Humbaba n'apparaît pas plus clairement ou ne se laisse pas deviner: il est le gardien monstrueux ou épouvantable de la forêt. Le dieu Enlil l'a placé en tant que gardien, le dieu Shamash le déteste. Les songes de Gilgamesh pendant le voyage ne nous apportent aucune indication qu'on aurait aimé connaître dans ce type de récit mythologique. Les répétitions, qui sont une particularité de ces récits d'abord proclamés oralement, sont insuffisantes pour combler ces manques. Ce qui nous est parvenu est donc émaillé d'un nombre de lacunes assez important lesquelles n'interdisent pas toute comparaison, puisque nous avons une idée de ce qui se passe sans le voir ni complètement ni exactement, mais nous avons une bonne approximation de ce qu'on veut nous raconter.

Humbaba est le nom que l'on trouve dans les textes akkadiens et babyloniens. Pour R Labat, le nom le plus ancien est Houwawa, nom que l'on

retrouve dans les tablettes plus tardives et notamment les copies hittites. Pour certains, Houwawa est identique à Hobab, ou Hovav, l'un des noms du beau-père de Moïse, à qui Josué accorde le territoire d'Hébron, anciennement région forestière. Le gardien de la forêt des cèdres est un personnage redoutable à entendre les courtes descriptions données au cours du récit. Il entend tous les bruits de la forêt à une distance considérable – 60 doubles lieues assyriennes, soit un peu plus de 600 km - et sait distinguer ceux qui les ont émis et d'où ils les ont émis.

Il est doté des sept épouvantes, traduction pour signifier que ces dons ou qualités qui ne sont pas visibles aux mortels ont pour but de les effrayer et de les maintenir dans la terreur. Dans une autre version, les sept épouvantes sont traduites fulgurances et leur caractère brillant ou éclatant remplacera la notation des manteaux que Humbaba n'aura pas revêtus quand les deux héros arriveront. Les récits de Ninurta, autre héros épique sumérien, et connu de Akkadiens, font état des noms des nombreuses armes du héros. Dans le récit de Ninurta contre Anzû, le héros s'avance vers la montagne après avoir bridé les sept Assauts (c'est-à-dire les avoir mis sous sa direction pour son usage):

*Ayant ouï sa mère, le champion,
En brave combattant, prit courage
Et s'avança vers la montagne:
Il brida les sept assauts,
Il brida les sept vents mauvais
Il brida les sept tourbillons remueurs de poussière,
Mettant ainsi sur pied un redoutable bataillon,
Qu'il lança au combat.
(J. Bottéro, *Lorsque les dieux faisaient l'homme*, p. 398)*

Les sept épouvantes peuvent être aussi les noms des armes comme dans un récit plus tardif, celui d'Erra. Il y est raconté qu'après que la terre eut mis au monde sept dieux qu'Anu appela les Sept, ce dernier arrêta leur destin:

*Car, lorsque Anu, le roi des dieux, eut fécondé la terre,
Elle lui mit au monde sept dieux qu'il appela les Sept.
Quand ils se présentèrent devant lui pour qu'il arrêât leur destin,
Appelant le premier il lui donna cet ordre:*

“Où que tu ailles fais rage, sois sans égal!”
Au second: “Brûle comme le feu, flambe comme la flamme!”
Au troisième, il commanda: “Prends les traits d’un lion et qui te voit défaille!
... ..]’
Une fois qu’Anu eut arrêté leur destin à tous les sept
Il en fit don à Erra, champion des dieux.
(Ibid. p 682)

Les sept épouvantes ne sont pas des vents, mais des armes qui rendent le héros difficilement visible aux hommes. Les Sept peuvent donc recevoir plusieurs descriptions qui visent à donner au monstre une apparence surhumaine. Quant au cri de Humbaba, il est perceptible à 60 lieues à la ronde, tellement il est puissant :

Houwawa, lorsqu’il crie, c’est le déluge
Sa bouche, c’est du feu
Son haleine, la mort.
Pourquoi te Gilgamesh] mettre en tête une telle entreprise?
(J Bottéro, *Epopée de Gilgamesh*, p235)

Cet être monstrueux regrette d’avoir laissé la vie à Enkidu quand il paissait encore parmi les gazelles. Les gazelles passaient non loin de la forêt des cèdres sans y entrer nécessairement et il les voyait et les écoutait, comme il entendait les autres cris et voyait les autres animaux sauvages. Il connaissait le secret de la naissance d’Enkidu. Humbaba fera appel à ces souvenirs au moment où Enkidu poussera son ami Gilgamesh, devenu hésitant, à abattre le monstre. Le domaine de ce dernier est celui de la forêt, mal éclairée car les branches et les fûts des troncs empêchent la lumière d’y pénétrer facilement et d’y apporter la lumière pleine comme dans la steppe. C’est pourquoi, Humbaba est détesté de Shamash à cause de la pénombre qui l’entoure plus que de sa monstruosité.

Quand Gilgamesh va consulter le conseil des Anciens de la cité, ces derniers essaient de décourager leur roi de tenter pareille épreuve car Enlil a placé Humbaba comme gardien de la forêt des cèdres. Son cri est terrifiant, son haleine, c’est la mort et il entend les bruits de la forêt à six cents kilomètres à la ronde :

Qui donc peut descendre dans sa forêt?...

*Qui donc parmi les Igigi se mesurerait avec lui, ?
Pour sauvegarder la forêt des cèdres,
Enlil l'a destiné à être la terreur des gens.
Si quelqu'un entre dans sa forêt, il est frappé de paralysie.
(LAPO, texte néo-babylonien, p 88)*

Les distances indiquées ne correspondent pas à des distances que nous qualifierions de normales pour nous autres, humbles mortels, mais nécessairement à des distances largement au-delà de ce qu'un homme normal serait en mesure de faire, d'accomplir ou d'entendre ; elles conviennent à des êtres mythiques. Nous ne possédons aucune description de ce monstre, dans les documents que, hormis les quelques traits cités plus haut au conseil des Anciens ou encore par la mère de Gilgamesh. Humbaba est en outre habitué au combat, il y recourt chaque fois que c'est nécessaire, sans que nous sachions quel combat il mène. Humbaba est un être mythique dont la mort ne peut être que mythique et réalisée par des êtres mythiques.

Bhīma et le lotus

Si Humbaba est un être monstrueux, le *Mahābhārata* nous emmène dans un cadre entièrement opposé, avec une fleur divine, un lotus aux mille pétales comme il n'en existe pas aux pays des humains. Ce n'est pas un être qui est à l'origine de l'aventure, mais une fleur qui a une particularité inégalée avec les autres fleurs de la terre. Cette particularité qui a attiré l'attention de Draupadī n'est pas expliquée dans le texte. Draupadī se contente de demander à Bhīma d'aller en chercher d'autres, beaucoup d'autres, car celle qu'elle a trouvée, elle souhaite l'offrir à Yudhiṣṭhira. Dans un monde où la fleur sert à fabriquer de nombreux colliers, parures nécessaires pour participer à certaines cérémonies, une fleur aussi extraordinaire ne pouvait manquer d'attirer l'attention d'une personne soucieuse de respecter les règles et les rites. Bhīma part seul à la recherche de la fleur que Draupadī lui a montrée. Il quitte ses trois frères avec lesquels il est venu en pèlerinage visiter un ermitage près de la montagne sainte. D'où provient cette fleur ? C'est la question à laquelle le récit des pèlerinages d'où est tiré ce récit ne répond pas immédiatement. Il faudra connaître l'avancée de l'entreprise de Bhīma pour savoir qu'elle provient du jardin de Kubera, gardien du domaine où les dieux viennent se reposer et se prélasser. Ce domaine est situé sur la montagne sainte, le mont Mainaka, qui fait face au mont Meru, toutes deux montagnes invisibles aux simples mortels. Il faut être parfait pour y accéder et il faut que les Pāṇḍavas soient considérés

comme parfaits pour qu'ils accèdent à cette montagne sainte. Dans le cadre d'un pèlerinage à des cellules d'ermites bienheureux, des êtres divins ou démons qui vivent dans ces régions les transportent par des contrées mythiques d'où ils aperçoivent le mont Mainaka. Dans cette contrée de mythe, un vent apporte le lotus divin à nul autre semblable.

Cette fleur, parmi les plus belles de toutes les fleurs est à l'opposé du monstre rugissant et impitoyable, placé comme gardien de la forêt des cèdres. La beauté incomparable de la plante est autant à l'origine de l'aventure que la monstruosité d'un être voulu par les dieux. Entre les deux, la distance paraît immense, mais moindre qu'il n'y paraît. La fleur se compare à l'arbre le plus majestueux du Moyen Orient, le cèdre, et la monstruosité d'Humbaba avec la force du gardien ou de celui qui se prétend gardien de la forêt sur ce mont sacré, Hanuman. Les deux récits s'appuient en premier lieu, l'un sur la beauté de la plante, l'autre sur la monstruosité du gardien, ensuite ils prennent fond sur la découverte d'un être surnaturel, débonnaire apparemment et sur la majesté des arbres réservés aux usages divins ou sur des fleurs qui poussent dans le domaine des dieux.

Les deux demandeurs

L'aventure ne commence pas sans que quelqu'un ne la commande. Gilgamesh propose cette recherche à Enkidu comme Draupadī demande à Bhīma d'aller lui chercher d'autres lotus identiques. Dans les deux récits nous sommes en présence de deux êtres fatigués ou déprimés. Enkidu qui a vaincu de façon peu évidente le roi dans la cité déprime : il se sent faible et sans force, ses bras pendent... Gilgamesh le reconforte et propose une expédition pour couper des cèdres dans la grande forêt gardée par Humbaba. Le découragement d'Enkidu frise la dépression et a, semble-t-il, pour cause le gardien même de la forêt des cèdres, monstre redoutable, qu'il connaît. Gilgamesh le rassure en lui faisant miroiter qu'à eux deux, ils pourront aller jusqu'à la montagne tuer Humbaba et couper les cèdres. Enkidu débite alors tout ce qu'il connaît de Humbaba, lui qui a vécu dans la steppe. La difficulté d'accès, les dangers de l'aventure et du chemin ne rebutent pas Gilgamesh alors qu'Enkidu paraît anéanti, car, de réputation, il sait quel genre d'être est Humbaba. Dans une version ninivite une tablette donne quelques lignes qui déclarent :

*Si Enkidu parle] j'arrive à descendre jusqu'à la forêt,
Et si je veux ouvrir la route, mes bras seront paralysés.*
(LAPO p 119)

Draupadī a déjà beaucoup marché et n'est capable d'efforts supplémentaires qu'en vue de retrouver Arjuna. Pour rejoindre Arjuna, les quatre autres Pāṇḍavas et leur femme commune Draupadī se dirigent vers la montagne Gandhamādana, où est situé l'ermitage de Nara et Nārāyaṇa, et ensuite, en pratiquant une ascèse sévère, ils atteindront à pied le lac de Kubera, où Yudhiṣṭhira pense qu'ils retrouveront tous Arjuna. Draupadī s'écroule d'épuisement dès le début de la marche. Les quatre hommes réconfortent et raniment leur femme commune. Bhīma évoque son fils qui arrive aussitôt et lui demande de prendre Draupadī sur ses épaules. Les génies qui l'accompagnaient portent aussi les autres membres de l'expédition et arrivent à l'ermitage en peu de temps. Pendant que les Pāṇḍavas se reposaient et se purifiaient dans l'ermitage, un vent souffle et apporte le lotus divin.

Un tableau peut résumer les positions des divers intervenants et la comparaison avec les exécutants :

<i>Les personnages</i>	Enkidu personnage déprimé Gilgamesh Roi d'Uruk et Enkidu et son ami	Draupadī, fatiguée par les marches et par l'ascèse Bhīma, Pāṇḍava dépossédé de son royaume avec ses frères
<i>Les exécutants</i>	Gilgamesh propose l'exploit A la forêt des cèdres, connue. Les <u>deux</u> héros participent à l'expédition meurtrière. Les deux héros parcourent 50 lieues assyriennes par jour (ṅ500 km)	Bhīma se voit demander une expédition vers un lieu inconnu sur le mont Mainaka Bhīma s'aventure <u>seul</u> à la recherche de la fleur divine. Bhīma fonce sur le flanc de la montagne, comme un éléphant en rut

Nous avons deux traitements distincts des mêmes symptômes. La dépression de l'un évoque bien l'épuisement de l'autre. Le réconfort est donné aux deux mais sur deux modes distincts, parce que l'un est un homme, et un héros, et l'autre une femme, qui déjà reçoit l'excuse de ne pas être habituée à un tel effort. Gilgamesh prêche l'aventure qui ne saurait que revigorer son ami,

bien triste et las. Yudhiṣṭhira envisage plutôt de continuer la route vers Arjuna mais en faisant porter Draupadī sur les épaules de quelqu'un qui soit suffisamment fort : Bhīma est cette personne. Celui-ci évoque un de ses fils qui arrive aussitôt. Le chiasme est évident entre les deux personnages. L'un, homme, participera à l'expédition alors que l'autre, femme, demandera que quelqu'un entreprenne la recherche pour elle. Les deux personnages sont donc capables de poursuivre leur histoire, l'un actif et l'autre passif. Mais, cet aspect actif-passif est compensé par l'absence de motifs précis de l'état dépressif d'Enkidu. Si la fatigue de Draupadī est compréhensible et expliquée, la lassitude d'Enkidu devient le moteur qui incite Gilgamesh à chercher une aventure.

L'aventure commence

Les préparatifs

L'épopée de Gilgamesh nous décrit par le menu les préparatifs nécessaires à mener à bien l'aventure tentée par les deux compères. Gilgamesh fait fondre les armes nécessaires à une telle entreprise. Ensuite, il veut célébrer la plus grande fête de l'année avant de partir, la fête de l'Akitu. Après cela, le roi de la ville demande conseil : d'une part aux Anciens qui forment le conseil habituel du roi et d'autre part à sa mère, déesse en contact avec le monde divin. Les Anciens demandent au roi de renoncer à son projet en raison de la description qu'ils donnent du monstre et des sept épouvantes dont il est revêtu par la volonté d'Enlil. Mais le roi ne se décourage pas et va demander conseil à sa mère. Cette dernière se baigne, se parfume, revêt ses atours de déesse et part consulter Shamash. Nous ignorons le résultat de la consultation qui n'est malheureusement pas parvenue jusqu'à nous. Le conseil des Anciens avait demandé qu'Enkidu marche devant Gilgamesh, sous entendu, pour qu'il le protège, et la mère du héros, après avoir consulté Shamash, demande à Enkidu de veiller sur son fils, le roi. Les deux demandes sont identiques et signifient qu'Enkidu marche devant pour protéger le roi de toute attaque de Humbaba, à la demande du peuple représenté par les Anciens ou des dieux représentés par Shamash.

Dans le *Mahābhārata*, il n'y a aucune préparation, apparente, sinon la demande de Draupadī à Bhīma. Mais la préparation a été apportée par des récits antérieurs, notamment par une conversation entre les deux frères Yudhiṣṭhira et Bhīma, par laquelle on apprend le but de cette partie du

pèlerinage. Partis pour retrouver leur frère Arjuna, ils mentionnent déjà le lac de Kubera ainsi que la montée sur deux montagnes saintes: Gandhamādana et Mainaka, qui sont devant le mont Meru. La première partie de la conversation cite le domaine de Kubera où les Pāṇḍavas pensent retrouver leur frère et mari mais n'en font pas l'objet d'une recherche. Le vent frais et parfumé qui souffle ne fait pas encore songer au lotus divin dont on ne sait d'où il provient. La discussion sur Arjuna entre Yudhiṣṭhira et Bhīma mentionnait bien le lac de Kubera, sans que la recherche de la fleur merveilleuse soit déjà à l'ordre du jour. Les Pāṇḍavas s'astreignent à une ascèse sévère, réjouis par les étangs harmonieux, éclairés par les lotus et les nénuphars alors que souffle doucement un vent parfumé. Soudain, un vent souffle plus fort qui apporte le lotus divin. La recherche de la fleur divine est plutôt présentée comme une aventure fortuite.

Les préparatifs sont du même ordre dans les deux récits. Les conseils que va chercher Gilgamesh se reportent sur la conversation entre Yudhiṣṭhira et Bhīma. La coulée des haches et des autres armes se présente dans le récit du *Mahābhārata* sous forme d'une inversion: avant d'arriver en vue du mont Gandhamādana, les Pāṇḍavas ont abandonné chars, équipements et personnels divers, dans le pays de Subahu, roi des Kuninda. S'agissant d'une approche de la montagne, le récit indien s'appuie sur les versants de l'Himālaya pour donner une localisation compréhensible, comme le Liban est une image tardive de la forêt de cèdres, au lieu et place du Zagros.

Gilgamesh veut célébrer, avant son départ pour l'aventure, la fête de l'Akitu qui est sans doute une grande fête que nous avons déterminée être celle du Nouvel an, mais il ne faut pas s'arrêter ici à ce seul aspect. Le nouvel an est d'abord un moyen de renouveler la totalité du monde dans lequel vit la cité qui compose à elle seule un cosmos complet. La célébration de cette fête a donc un double but: rendre toutes ses forces aux deux héros, Gilgamesh et Enkidu, et obtenir la participation bienveillante des dieux à leur expédition. Dans ce renouvellement annuel du monde, tous les dieux sont conviés à assister à cette réédition de la création du monde. Mais ici, la fête sera l'occasion d'implorer plus spécialement Shamash qui verra d'autres prières s'élever vers lui par l'intermédiaire de la mère de Gilgamesh, patronne ou dame des buffles, Ninsuna. La fête de l'Akitu ne permet pas de déterminer une date du début de l'exploit, mais seulement de prétendre que les héros, qui vont s'aventurer dans la forêt gardée par le dangereux et terrifiant Humbaba, auront pris les forces

spirituelles et divines nécessaires pour mener à bien la tâche qu'ils se sont fixée et sans lesquelles le terrifiant Humbaba les anéantirait.

Aucune fête ni aucune célébration dans le récit indien, mais en contrepartie, les cinq héros du pèlerinage pratique une importante ascèse pour devenir purs et parfaits et ainsi accéder à la montagne sainte où ils comptent retrouver Arjuna, leur frère et mari. L'ascèse devient un moyen qui diminue les forces physiques, mais qui assure la purification et l'accroissement des forces spirituelles nécessaires pour parvenir au pied des montagnes saintes. La célébration de la fête de l'Akitu assurait ces deux fonctions. Bhīma est habillé en ascète, revêtu de peaux d'antilopes, comme Gilgamesh prépare ses armes pour s'habiller en héros guerrier. L'Inde donne une place apparente beaucoup plus grande au rôle religieux que Sumer où elle est limitée à l'intervention directe des dieux ou aux prières de Ninsuna. Mais outre l'ascèse à laquelle se livrent les cinq pèlerins indiens, il faut ajouter qu'ils se dirigent aussi vers le jujubier Badarī, véritable *axis mundi* et centre du monde. Nous sommes en présence d'un décalage dans le déroulement des événements entre la fête de l'Akitu et l'arrivée au pied de l'arbre du monde. L'Akitu précède le départ, l'arrivée au jujubier Badarī prend place au milieu du déplacement. Les deux situations ont la même fonction: leur différence réside plus entre une épopée limitée et un monument comme le *Mahābhārata*. Dans ce dernier la recherche de la fleur divine constitue un court passage, tandis que l'aventure de la forêt des cèdres représente près d'un tiers de l'épopée de Gilgamesh.

Les héros s'avancent

Le voyage des deux héros sumériens se déroule en six étapes d'une distance gigantesque qui a été traduite comme 500 kilomètres; la double lieue akkadienne était un peu plus longue que 10 km. La distance ainsi parcourue est beaucoup plus grande que celle que n'importe quel homme qui aurait à parcourir le même trajet pourrait accomplir en un jour et elle marque combien le monde des héros mythiques est en dehors des mesures purement humaines. Remarquons que les six étapes pourraient être transcrites comme dix étapes, puisque le comput babylonien et akkadien et peut-être sumérien est hexagésimal. Une transcription en comput décimal nous donnerait un type d'appréciation identique qui nous serait peut-être plus immédiatement compréhensible. Le trajet effectué appartient à la géographie mythique et non à une géographie physique que les anciens n'auraient pas su comprendre ou

indiquer correctement. Comme le note très justement J. Bottéro, la distance des six étapes est supérieure au double de la distance réelle et physique entre Uruk et le Liban. C'est bel et bien pourquoi, nous sommes devant des notions de géographie mythique sans aucune approche de réalité physique.

Regardons du côté de Bhīma : dès que Draupadī a formulé sa demande, il s'en va impétueux par la forêt, du côté du vent qui a soufflé et apporté la fleur divine. Vāyu, son père et dieu du vent, soufflait de la montagne et enlevait sa fatigue en lui caressant la peau de sa fraîcheur. Le héros fouille la montagne peuplée de dieux, de génies et de Grands Anciens. Il trouve son chemin en humant le parfum qui s'exhale des fleurs et qui monte jusqu'à lui. Le héros avance se moquant des lianes enchevêtrées et des pentes de la montagne. La terre tremble sous ses pas :

Il se rua sur toute sorte de grands animaux, une multitude d'antilopes, d'éléphants, de buffles habitant les marais, ... Bhīma confiant dans la force de ses bras tua l'éléphant à coup d'éléphants, le lion à coup de lions et à coup de paumes le fils de Pāṇḍu tua les autres.

(*Mahābhārata*, III, 146, 45 et 47, trad. G. Schaufelberger & G. Vincent, 2004, PUL, tome I, p. 562)

Il traverse les bananeraies, les forêts, les plaines comme un éléphant en rut. Il écarte les lianes de ses cuisses et martèle le sol de ses pas. Il pousse des cris ou des hurlements qui effraient les animaux sauvages, même les plus féroces, même les plus puissants. Le son de sa trompe fait reculer tous les animaux qui s'enfuient devant son avancée impétueuse, voire torrentueuse. Il déchire les animaux à mains nues, il entre dans une bananeraie et y déracine des bananiers hauts comme trois fois un palmier. Il déracine d'autres arbres à la force du poignet. Bhīma pourrait se comparer à un torrent qui dévale bruyamment d'une montagne et arrache tout sur son passage et qu'il vaut mieux ne pas tenter de franchir en dehors des endroits prévus, s'il y en a. Il y a encore d'autres comparaisons.

Mais la comparaison avec l'avancée de Gilgamesh comporte d'autres points de contact avec la progression des quatre Pāṇḍavas vers les lieux de pèlerinage choisis. (voir le tableau des personnages et exécutants) Il faut revenir sur le manque de force de Draupadī. Elle a déjà beaucoup marché et n'est capable d'efforts supplémentaires qu'en vue de retrouver Arjuna. Pour rejoindre Arjuna, les quatre Pāṇḍavas et leur femme commune Draupadī se

dirigent vers la montagne Gandhamādana, où est installé l'ermitage de Nara et Nārāyaṇa, et ensuite en pratiquant une ascèse sévère atteindre à pied le lac de Kubera, où Yudhiṣṭhira pense qu'ils retrouveront tous Arjuna. Dès le début de la marche, Draupadī s'écroule d'épuisement. Les quatre hommes réconfortent et raniment leur femme commune. Bhīma évoque un de ses fils né d'une Rākṣasī, lequel arrive aussitôt et il lui demande de porter Draupadī sur ses épaules pour parvenir à la montagne Gandhamādana. D'autres génies accourent qui portent aussi les autres Pāṇḍavas, membres de l'expédition, et ils voient tous le mont Kailasa après

avoir parcouru en peu de temps une longue route et avoir vu des contrées peuplées de barbares, riches en mines de pierres précieuses... habitées de partout par des foules de génies, des musiciens célestes.
(Mahābhārata, III, 145, 12-13, op.cit., tome I, p. 554)

Cette avancée rapide les amène près du jujubier Badarī et de l'ermitage de Nara et Nārāyaṇa :

Ce saint ermitage, lumineux, bien qu'à l'abri des rayons du soleil, exempt des tourments dus à la faim, à la soif, au froid ou à la chaleur, il efface les chagrins.
(Mahābhārata, III, 145, 24, op.cit., tome I, p. 555)

Les Pāṇḍavas acceptent avec joie l'hospitalité des brahmanes présents.

Nous avons une image identique à celle de la grande marche des deux héros sumériens. Les êtres qui transportent les Pāṇḍavas ainsi que les brahmanes qui les accompagnent franchissent de grandes distances qui les amènent au pied de la montagne sainte en très peu de temps. La distance parcourue par les Rākṣasas est immense, sans rapport avec ce qu'un être humain peut parcourir, comme c'est le cas de Gilgamesh et d'Enkidu. Ce transport justifié par la fatigue de Draupadī nous fait voir un être défiguré, mais par la fatigue et l'épuisement, le contraire de Humbaba, être que la laideur défigure, mais qui ne connaît ni la fatigue, ni l'épuisement. La contrée à laquelle ils arrivent est lumineuse, mais n'est pas éclairée par les rayons du soleil, comme Shamash ne peut pénétrer la forêt de cèdres. L'ermitage est une autre vision de la forêt des cèdres, car c'est un lieu rafraîchissant et reposant. Peut-on en dire autant de la forêt des cèdres? Seul Humbaba en profite et surveille ce qui s'y

passé. Cet ermitage contient en résumé, par rapport à l'épopée la fonction de l'Akitu et le recours aux songes.

D'un autre côté, le récit indien ne mentionne aucune durée du trajet de Bhīma, mais il note le lieu: sur la montagne sainte, le mont Mainaka, peuplé d'êtres divins, de démons, de génies... Nous voici au cœur d'une autre géographie mythique, même si le voyage pour atteindre le mont Mainaka, mont mythique, commence par une bonne grimpe sur les hauts contreforts de l'Himālaya. Mais le mont Mainaka qui est devant le mont Meru n'est pas accessible par l'Himālaya, il relève d'une autre géographie. La géographie physique de l'Himālaya cède le pas devant la géographie mythique des monts Mainaka, Gandhamādana et Meru. Le Liban de l'épopée sumérienne n'appartient pas plus à la terre que nous nommons Liban, mais à la forêt des cèdres, dont le Liban est seulement une image. Dans le récit indien, il n'est pas question de durée de l'avancée, car le temps ne compte pas aux Indes comme en Occident. Les Rākṣasas ont fait progresser les Pāṇḍavas en un temps éclair et Bhīma avance, il avance comme un régiment qui martèle le sol de ses pas, comme un torrent qui arrache tout sur son passage. Ce n'est pas un homme qui s'avance, mais tout un régiment !

Draupadī et Enkidu sont deux êtres fatigués ou déprimés, mais la marche des héros n'est plus la même: les Pāṇḍavas avancent lentement, ou portés par des génies divers et pourtant couvrent de grandes distances comme nos deux héros sumériens franchissent des distances immenses en quelques enjambées. Les héros marchent une distance double de celle qui sépare le Liban de la cité d'Uruk. Nous ne sommes pas non plus dans le domaine de la géographie physique, la distance appartient à la géographie mythique et ne nous apporte rien sur une connaissance géographique dont nous sommes si friands. Ensuite les héros qui s'avancent ne suivent pas le même comportement: autant la marche de Bhīma est bruyante, martelée, criante et dévastatrice, autant celle de Gilgamesh et d'Enkidu est souple et silencieuse: il ne faut pas avertir trop tôt Humbaba de la présence des héros. Bhīma souffle dans sa trompe pour effrayer les animaux sauvages qu'il abat à mains nues tandis que Gilgamesh s'endort dans un cercle magique pour obtenir un rêve. Bhīma ne cherche aucun présage, confiant dans sa force de guerrier, Gilgamesh demande constamment une vision qui lui indiquera la réussite ou les difficultés de son entreprise. Si Vāyu souffle une brise rafraîchissante sur la peau de son fils, un souffle, un

ouragan ou une bise se manifeste chaque soir à l'heure de la nuit avant que le héros ne s'installe pour un songe : Shamash envoie des signes à son fidèle.

L'ardeur des héros

Ce qui frappe dans ces héros, c'est la force et l'aisance avec laquelle ils s'avancent, la vitesse à laquelle ils franchissent le chemin et tous les obstacles. Bhīma sent l'exhalaison des fleurs embaumées. Rien de cela dans la progression de Gilgamesh et d'Enkidu. Ces deux-là marchent à une grande allure dans la steppe, défiant la concurrence de tout partenaire humain normal à la course ou à la marche. Les 50 doubles lieues assyriennes ou akkadiennes équivalant à environ 500 kilomètres nous donne une approximation de l'immense distance parcourue, qu'aucun humain ne peut prétendre franchir en un seul jour : l'étendue couverte révèle les capacités de héros. Les bottes de sept lieues ne datent pas du chat botté. Aussi, le récit, au lieu de nous montrer deux héros s'avancant sans rien craindre de ce qui les entoure, nous propose-t-il à chaque étape un songe de Gilgamesh, car le songe donnera tout renseignement sur la suite de l'aventure. En outre, Enkidu déchirait les animaux sauvages, lions et loups, à mains nues quand il gardait les troupeaux des bergers et des vachers dans la steppe avant d'arriver à Uruk. Il ne redoutait pas ces animaux dangereux qu'il avait déjà combattus quand il appartenait à la harde des gazelles. S'il appartenait à la harde, il en avait un comportement distinct et plus humain. Bhīma fait de même en avançant sur la montagne, avec des cris, des sons de trompe. Il rejette les animaux, même les plus puissants, les éléphants, et les autres bêtes sauvages s'enfuient au son de sa trompe ou de ses cris.

Les songes de l'épopée ne comportent pas de parallèles directs avec le récit indien et les lacunes des textes sumériens, akkadiens, babyloniens, ninivites et autres sont trop grandes pour assurer une comparaison. La conversation entre Yudhiṣṭhira et Bhīma avant l'arrivée à l'ermitage de Nara et Nārāyaṇa nous donne quelques informations sur les moyens poursuivis et le trajet prévu, dont aucune difficulté n'est cachée. Bien que nous ne connaissions pas très bien les songes, nous nous apercevons qu'ils manifestent la puissance des deux héros sur le chemin vers la demeure de Humbaba et qu'ils annoncent la réussite de l'entreprise. Chaque soir, Gilgamesh s'endort dans un cercle magique pour avoir un rêve qui contiendra un présage sur les aventures futures et sur la réalisation et la réussite de son dessein. Les divers ermitages sur la route sont en même

temps des lieux de repos pour les Pāṇḍavas. Le souffle parfumé et rafraîchissant tient lieu de la bise, de l'ouragan qui souffle pendant la marche de Gilgamesh.

Le récit nous donne une image toujours identique de la façon d'obtenir les rêves : Gilgamesh, dans la steppe, s'installe au sommet d'une montagne (!) et une fois le vent ou la bourrasque passé, dans le cercle magique ou dans un trou, met la tête sur les genoux et s'endort. Il est réveillé à minuit, c'est-à-dire au beau milieu de la nuit, à cause de son rêve et c'est Enkidu, qui veille sur lui, qui l'écoute et traduit ce qu'il a rêvé. Le premier songe fait voir une montagne qui s'effondre, image de l'effondrement de Humbaba ; le deuxième un buffle sauvage devant lequel Gilgamesh plie le genou, mais qui le tire de la terre et lui donne à boire l'eau de son outre, image de Shamash ou de Lugalbanda qui honorent le héros ; le troisième présente un embrasement gigantesque et quand le feu s'éteint, les braises retombent en cendres ou dans la tempête, un éclair allume un brasier qui s'effondre tout seul, mais l'explication ne nous en est pas parvenue, sans doute proche de celle de la montagne ; le quatrième montrait l'épouvantable oiseau Anzû, et une personne ? (nous ignorons son action) mais quelques lignes plus loin, il est question du dieu soleil qui s'est manifesté ; sans interprétation non plus. Le dernier jour de la marche, à la prière de Gilgamesh, dont les larmes coulent abondamment, Shamash en personne se manifeste aux deux héros. Le cercle magique et les rêves ne nous apportent pas de renseignements précis sur ce que les anciens entendaient par ces pratiques.

La gorge montagneuse ou les tempêtes qui surgissent avant que Gilgamesh ne s'installe pour avoir un songe dans un cercle magique, sont des images comparables à l'impétuosité de Bhīma, rafraîchi par Vāyu, son père et dieu du vent, s'avancant à travers la forêt qui couvre la montagne sainte sur laquelle il trace son chemin, comme s'il avançait sur un terrain plat sans obstacle. Deux rêves de Gilgamesh impliquent les mêmes résultats que la description de la marche guerrière de Bhīma. La montagne qui s'écroule marque l'écroulement du monstre de la forêt, sous les coups des deux héros. La montagne qui s'effondre, la tempête ou l'embrasement gigantesque qui s'éteint tout seul manifestent la fureur ou l'impétuosité de l'avancée de ces mêmes héros devant le danger qui sera détruit entièrement et ne pourra leur résister. Bhīma s'avance sur la montagne sainte, il abat les éléphants et les animaux sauvages à mains nues. Les rêves peuvent rendre compte de parallèles entre les images de l'avancée impétueuse de Bhīma et les actes d'Enkidu et Gilgamesh pour trouver Humbaba. Le seul parallèle à noter est le nom du père de Bhīma : Vāyu, dieu

du vent. Si l'ouragan se déchaîne ou la bise souffle, indiquant la présence de Shamash, avant que Gilgamesh ne prenne position pour rêver, le père du héros indien rafraîchit son fils par son souffle léger, mais le fils du vent en est une image terrestre, tempétueuse et réaliste. A lui seul c'est un ouragan qui crée un vacarme épouvantable semblable au bruit de la trompe qu'il sonne, qui effraie les bêtes sauvages par sa brusquerie et sa soudaineté, qui déracine les arbres et projette les animaux qu'il tue... Bhīma n'a pas besoin de rêve pour avancer, l'exhalaison des parfums lui suffit puisque le vent, son père, la lui apporte.

Les forêts

Les deux récits nous placent dans une recherche à travers la steppe mais en vue d'atteindre la forêt des cèdres ou au sein même de la forêt indienne d'où émane le parfum de fleurs divines. La forêt des cèdres de l'épopée sumérienne ne doit rien aux forêts du Zagros ou à celle du Liban. Le texte néo-babylonien l'exprime sans ambages :

*Comment irions-nous (mon ami, à la forêt des cèdres),
Cette route (n'est pas praticable) à un homme...)*
(LAP0 op cit p 87)

Si la traduction n'est pas assurée, elle n'en démontre pas moins, malgré les lacunes que cette forêt des cèdres n'est pas une forêt existant matériellement, mais une forêt mythique qui n'appartient pas au monde des vivants. Gilgamesh ne se rend pas au Liban, bien que le texte en cite le nom, ni non plus au Zagros. Ces lieux de forêts de cèdres sont choisis, pour correspondre à des lieux connus des auditeurs, mais ces forêts qui ont une existence réelle sont seulement des images de la forêt mythique vers laquelle se dirigent les deux héros. Même si Humbaba est réputé vivre au Liban, ce n'est pas le Liban qui compte, mais la forêt de cèdres, que ce soit celle du Liban, du Zagros ou d'ailleurs ; seule la forêt constituée de cèdres possède de l'importance, car elle est domaine des dieux, les arbres qui y poussent appartiennent aux dieux qui les utilisent pour leur usage propre. Les 50 doubles lieues assyriennes sont une distance journalière gigantesque pour parvenir en six jours au Liban, parce que les éléments mythiques l'emportent sur la géographie physique qui est ignorée. Vouloir trouver un parcours réel et géographique serait une perte de temps. Le déplacement des héros est tel que rien ne peut les arrêter, ni sur leur chemin, ni dans leur action. La géographie physique ne permet pas d'accéder au Liban en six jours avec des étapes aussi

longues sans effectuer un détour puisque la distance permettrait de faire deux fois le trajet. (*cf. Bottéro épopée p 88, note 3*) Nul ne peut atteindre simplement les lieux du mythe dans la forêt inaccessible aux hommes. Ces forêts sont majestueuses en raison des arbres majestueux qui les composent : des cèdres. La description de la forêt sombre est contradictoire avec une forêt de cèdres, arbres qui ont besoin de place. Leurs ombres ne suffisent pas à rendre la forêt ténébreuse comme nos forêts européennes aux multiples essences d'arbres et aux plantes qui poussent entre les pieds des arbres.

Les forêts que traverse Bhīma sont naturellement à l'image des forêts indiennes avec des bananiers, des lianes... espèces qui ne poussent pas dans une forêt de cèdres et qui présentent sûrement une densité bien plus imposante que celle des plantes qui poussent entre les arbres dans la forêt de cèdres. Bhīma arrache les bananiers sur son passage tandis que les deux héros sumériens couperont des cèdres, mais une fois le gardien des lieux mort. Bhīma déracine des bananiers qui sont hauts comme trois fois un palmier. Or le bananier est une plante – et non un arbre - qui, quelle que soit son espèce, n'a pas une hauteur aussi élevée que celle de la comparaison donnée car les palmiers montent vraiment au ciel. C'est aussi une expression de la montagne qui n'appartient pas à la géographie physique, certes comme on le savait déjà, mais qui dénote que les arbres eux-mêmes sont à la dimension du mythe lui-même.

La forêt des cèdres est le but du voyage et la description de la steppe manque car elle n'apporterait aucune information par ses vastes étendues mornes et planes. La forêt indienne est à la fois le lieu à traverser et le lieu où se découvriront les fleurs divines. Elle contient les personnages dont la rencontre ou la présence signifieront l'arrivée au but de la quête, Hanumān, Rākṣasas... Ces deux types de forêt justifient les lieux agréables dans lesquels vivent des multitudes de bêtes et où se trouvent les plus beaux arbres. Les bananiers ne servent pas à la construction comme les cèdres et pourtant ils sont aussi hauts que des cèdres, puisque trois fois hauts comme des palmiers. Mais les deux forêts sont enchanteresses et c'est là leur principale caractéristique. La forêt indienne devient encore plus enchanteresse quand Bhīma atteint le jardin de Kubera. C'est un vrai paradis sur terre ou plutôt sur la montagne sainte, séjour de divinités, génies et autres êtres divins ou quasi-divins, et les hommes mortels n'y ont pas normalement accès. Les gardiens du jardin de Kubera ne comprennent pas comment un homme mortel a pu parvenir à la demeure de Kubera, réservée aux divinités. Il faut être parfait pour y avoir accès et Bhīma

est de l'ordre du guerrier parfait comme ses frères, Yudhiṣṭhira et Arjuna. Le lac où Bhīma veut se baigner exhale les parfums des fleurs de lotus et de nénuphars qui y croissent en quantité. Après la mort de nombreux Rākṣasas, Kubera accepte que le héros qui est arrivé s'y baigne. Ses frères et la femme commune obtiendront la même autorisation en considération du roi très juste Yudhiṣṭhira et des Pāṇḍavas qui ont été soumis à toutes sortes d'épreuves. Ils se délassent tous dans le jardin du dieu et y séjournent, car ils ont accumulé des mérites et leurs vies justifient l'exception du dieu, pour des êtres réputés parfaits par leurs épreuves et par leur ascèse. La forêt de cèdres sumérienne est aussi enchantée car elle possède les arbres les plus désirables pour les belles constructions ou les belles réalisations de meubles et d'objets précieux : le cèdre majestueux, réservé au domaine des dieux. C'est Shamash qui donne en quelque sorte sa bénédiction pour l'aventure désirée par Gilgamesh.

Enfin ces forêts possèdent une caractéristique identique intéressante : elles sont inaccessibles au commun des mortels. Le mont Mainaka est inabordable aux mortels s'ils ne sont parfaits ; la forêt de cèdres, gardée par Humbaba, est la forêt des dieux qui se la réservent et donc il est interdit aux mortels d'y pénétrer ou d'en couper les arbres prestigieux destinés aux seuls usages des dieux. Cet usage réservé permet de mieux comprendre pourquoi le cèdre le plus majestueux sera abattu et destiné à fabriquer la porte et son gond au temple d'Enlil à Nippur. Il ne s'agit pas seulement d'apaiser le dieu, mais aussi de lui montrer que l'usage du bois le plus magnifique lui revient de plein droit et que les deux héros ne sauraient s'abstraire de cette saine et sainte obligation.

La rencontre

La forêt devient le lieu de rencontre, de l'être recherché pour les uns et d'un être inattendu pour l'autre. Le gardien de chacune des forêts est un être difficilement saisissable. Nous avons déjà vu le portrait de Humbaba, tel que l'avait dressé pour nous le conseil des Anciens de la ville d'Uruk. Hanumān représente un autre type d'insaisissabilité par ses caractéristiques propres, par sa taille, telles que le récit les dévoilera.

Hanumān

Alors que Humbaba est l'être recherché, dont les héros savent pertinemment qu'il est le gardien redoutable de la forêt interdite aux mortels, Bhīma s'aventure dans une forêt inconnue où il recherche la cause d'un bruit

assourdissant qui l'a étonné et surpris par sa force et son intensité. Hanumān d'un coup de queue a réveillé et fait fuir toute la forêt. Le bruit devait en être encore plus tonitruant que celui d'un coup de fouet qui en est l'image. Humbaba entendait les cris, les bruits, les paroles à 600 kilomètres à la ronde. Hanumān a fait claquer sa queue avec un bruit qui s'est répercuté sur les pentes de la montagne en couvrant le barrissement des éléphants, soit un phénomène équivalent à l'audition de Humbaba, mais entendu par les autres. Bhīma entend le bruit et part à la recherche de sa source. La rencontre avec Hanumān est inattendue, celle avec Humbaba recherchée.

Hanumān est un singe, endormi sur un rocher. Il a entendu l'arrivée bruyante et tonitruante de Bhīma. Il attend ce mortel dont il ne comprend pas immédiatement le pourquoi de la présence sur cette montagne réservée aux êtres divins, dieux, démons, génies... et à laquelle les mortels n'ont pas accès. Gilgamesh et Enkidu connaissent au moins de réputation un être répondant au nom de Humbaba, à la recherche duquel ils se sont attelés, tandis que Bhīma, s'il connaît Hanumān, ignore qu'il va le rencontrer sur son chemin. Hanumān se présente comme le gardien de la forêt et accuse Bhīma de l'avoir éveillé dans son sommeil, alors qu'il est malade. Il se garde bien de lui préciser qui il est. Il lui demande ce qu'il fait sur cette montagne qui lui est interdite sauf s'il est parfait. Bhīma entame la conversation pour tenter d'aller plus loin et compare le singe à Hanumān, qui a sauté par-dessus la mer pour aller délivrer Sita, l'épouse de Rama. Hanumān qui ne s'est toujours pas fait reconnaître, voyant le guerrier fier de sa force et de son courage et qui souhaite en découdre, lui dit qu'il ne veut pas combattre et ne peut se lever car il est malade et que ses cris l'ont réveillé. Le bouillant guerrier n'aura qu'à soulever sa queue pour passer, s'il le peut. Bhīma saisit la queue et malgré tous ses efforts, est incapable de la déplacer même d'une fraction de centimètre, il reconnaît alors dans le singe un dieu, gardien de ces lieux. Hanumān se fait connaître comme fils de Vāyu et l'être qu'il est réellement. Bhīma se déclare aussi fils de Vāyu et entre frères il obtient que Hanumān se montre à lui sous l'aspect qu'il avait au moment de sauter par-dessus la mer pour aller sauver Sita. Hanumān se met à grandir, mais il s'arrête en disant que le guerrier mortel qu'est Bhīma ne saurait le voir au-delà de cette taille déjà immense. A la vue du prodige, Bhīma s'effraie et ses cheveux se dressent sur sa tête, malgré tout son courage de guerrier accompli. Ayant appris la raison de son équipée à travers la forêt, Hanumān l'autorise à passer et lui donne des conseils: le jardin d'où proviennent les fleurs recherchées appartient à Kubera, le dieu dispensateur de la richesse, il ne faut

pas se précipiter à cueillir les fleurs, il convient d'abord honorer les divinités, et suit alors tout un discours sur le devoir de conseil et le conseil en général. Ces conseils que Bhīma ne respectera pas nous renvoient à la descente d'Enkidu aux enfers : Gilgamesh lui prodiguera de multiples conseils qu'Enkidu n'appliquera pas.

Hanumān et Humbaba

Hanumān et Bhīma sont frères par le même père, Vāyu, dieu du vent. Mais la puissance du guerrier le plus puissant est insuffisante à déplacer la queue du singe. Quelle dérision ! Le gardien de la forêt indienne n'est pas un être monstrueux, quand bien même il peut montrer une taille gigantesque, celle qu'il a prise pour sauter par-dessus la mer et aller à Ceylan sauver Sita des mains de Rāvaṇa. Il ne se montre pas aussi gigantesque qu'il était car cette taille serait insupportable pour un simple mortel. Humbaba n'est pas gigantesque mais est monstrueux et les sept épouvantes qu'il possède font fuir tous les mortels. Sa mise à mort le montrerait à la taille des deux héros, conçus l'un et l'autre sur le patron de l'ouragan. Hanumān dormait et fait du bruit en s'éveillant, Humbaba ne dort jamais et écoute tous les bruits, même les moins perceptibles. Hanumān est affable, Humbaba se montre grognon et menaçant quand il comprend le sort qui lui est réservé. Hanumān donne de bons conseils à son frère tant pour trouver le chemin des fleurs qu'il cherche pour sa femme que pour le comportement qu'il devra avoir à l'égard de ceux qui sont dans le domaine de Kubera. Humbaba prononce une malédiction contre les deux héros, quand il comprend que rien ne les arrêtera pour le tuer.

La rencontre de nos deux héros avec Humbaba est difficile à suivre par la perte de cette partie du récit. Mais Humbaba est opposé à Hanumān qui ne veut pas lutter avec Bhīma alors que Enkidu est pressé d'en finir avec le gardien de la forêt qu'il faut maîtriser et abattre. Les deux héros sumériens cherchent le gardien dans sa cabane alors que Bhīma découvre inopinément Hanumān, assis sur un rocher au milieu de la forêt. Bhīma souhaite se battre pour passer comme Gilgamesh et Enkidu cherchent à maîtriser rapidement Humbaba et à le tuer. Humbaba veut répondre par la lutte à l'attaque de nos deux compères, tandis que Hanumān esquivé tout combat et toute velléité de combat. Hanumān propose au vaillant guerrier de déplacer sa queue, déplacement dérisoire pour un guerrier parfait comme Bhīma. Les héros sumériens n'ignorent rien des dangers qu'ils courent en luttant contre le gardien

de la forêt des cèdres, lequel ne se laisse pas faire. Bhīma ne réussit pas à déplacer d'un centimètre la queue du grand singe qu'il ne reconnaît pas. Humbaba qui voit sa fin arriver propose un marché à Gilgamesh dans l'espoir de conserver la vie et la surveillance de la forêt des cèdres. Hanumān propose un marché, mais il sait qu'il ne craint rien de ce guerrier aussi puissant soit-il. Humbaba sait qu'il en est arrivé à la dernière extrémité et que seules les bonnes paroles pourront lui valoir la vie sauve. Mais il en arrive à la malédiction.

Le récit du *Mahābhārata* s'étage différemment de celui sumérien. Le trajet indien s'y déroule à travers la forêt qui représente un lieu inhabité par les hommes, sauf à être le séjour de génies et d'êtres divins ou encore de quelques pieux brahmanes ermites. Et encore, s'agit-il d'une montagne sainte proche du mont Meru, inaccessible au commun des mortels. La forêt qui mène au domaine de Kubera est gardée par un être à forme de singe, fils du vent. Le domaine du dieu dispensateur des richesses, Kubera, est un lieu enchanteur et le séjour de divinités qui viennent s'y reposer. La dualité des gardiens ou possesseur se retrouve dans l'épopée sumérienne par la dualité des héros qui partent à la recherche de Humbaba avec la ferme intention de le mettre à mort et de couper des cèdres dans la forêt. Une telle coupe serait impossible en présence du gardien de la forêt, comme la cueillette des fleurs serait vite arrêtée sans l'accord du dieu.

HUMBABA	HANUMAN
Gardien désigné expressément par Enlil	Dans la forêt, sans précision
Personnage épouvantable et terrifiant	Singe débonnaire et endormi Nul mortel ne peut voir sa taille complète
Recherché par les deux héros	Rencontré inopinément
Entend tout à 600 km à la ronde, soit le pourtour de la forêt	Le bruit d'un coup de sa queue éveille toute la forêt
Ne dort jamais	Était endormi sur un rocher
Discute pour éviter la mort : Aurait mieux fait de tuer Enkidu quand il était encore dans la harde	Discute pour rappeler que le passage est interdit à ceux qui ne sont pas parfait. Se découvre frère de Bhīma par leur père
Se défend, mais n'a pas revêtu les épouvantes	Se prétend malade et ne veut pas se battre

Maudit Gilgamesh et Enkidu	Donne des conseils à Bhīma
Est tué	Bhīma ne peut lui soulever la queue
Sa mort permet de couper les cèdres	Il indique le chemin vers le domaine de Kubera et les lotus divins

Humbaba représente à la fois Hanumān et Kubera, comme Gilgamesh et Enkidu sont la même image de Bhīma. Humbaba nous est mal connu à cause des cassures ou du mauvais état des tablettes. Mais comme les deux récits se présentent sur des modes opposés, il est possible de reconstituer une partie de l'image de Humbaba. Hanumān, roi des singes, qui est mis en scène notamment au travers du Ramayana, est débonnaire et endormi dans la forêt que traverse bruyamment Bhīma. Les cris proches du héros guerrier, le son de sa trompe l'éveillent. Quand Bhīma arrive près de lui, il se prétend malade et lui demande pourquoi il l'a réveillé. Le rôle de Humbaba sera l'inverse de celui de Hanumān. Humbaba entend tous les bruits de la forêt à des lieux à la ronde; aucun bruit, aucun mouvement des animaux ou des hommes qui oseraient s'y aventurer ne lui échappent. Il déclare à Enkidu qu'il aurait mieux fait de le tuer quand il vivait parmi les gazelles. Humbaba est bien portant et surveille tous les faits et gestes de ceux, qui, hommes ou animaux, pénètrent dans la forêt. D'après une traduction (*R Labat*) Humbaba ne dort jamais. Hanumān, qui se prétend malade et réveillé de son sommeil par Bhīma, lui propose à de lever sa queue pour passer, Humbaba est doté par Enlil des sept épouvantes qui assurent sa puissance et son invincibilité en créant la terreur et la peur panique envers quiconque oserait l'approcher. Dans le domaine grec, la tête de Méduse avait le même effet. Hanumān épouvante Bhīma par la taille qu'il a atteinte, tout en précisant que ce n'était pas sa taille exacte, mais seulement celle que le héros peut supporter. Humbaba ne possédait pas sur lui les sept épouvantes au moment où les deux héros l'empoignent, comme Hanumān ne montre pas la taille entière lors de son saut par-dessus la mer. Mais Gilgamesh a peur devant Humbaba qui le dévisage et il faut l'intervention d'Enkidu pour que le monstre soit achevé.

Le but de la quête

Humbaba meurt et les deux héros peuvent abattre sans crainte des cèdres qu'ils descendront jusqu'à Nippur et Uruk par la voie du fleuve. Bhīma est arrivé au domaine de Kubera où il se conduit en guerrier éhonté sans respect pour d'autres que les guerriers de sa caste. Quand ses frères et leur

femme commune arriveront, ils cueilleront tous des fleurs dans le lac autant qu'ils pourront en emporter dans leurs bras. Abattage comme cueillette ne comporte pas d'autres précisions, puisque les récits s'achèvent sur la prise de ce qui était convoité au départ.

Mort de Humbaba et tuerie des Krodhavaśas

Le récit de la mort de Humbaba est très mutilé dans toutes les versions que nous avons recueillies, akkadienne, babylonienne, ninivite ou hittite, de sorte qu'il est impossible de donner un sens suffisamment précis au récit. Les diverses propositions de Humbaba sont trop fragmentaires pour nous permettre des comparaisons avec des comportements des héros indiens dans leur pèlerinage. Cette absence de précision nuit quelque peu à la comparaison qu'on peut résumer comme suit :

Humbaba discute avec Gilgamesh et Enkidu qui le menacent	Bhīma discute avec les Krodhavaśas menaçants
Humbaba a un visage bizarre	Devant les Krodhavaśas en colère Bhīma sort sa massue
Mort de Humbaba	Tuerie des Krodhavaśas
Gilgamesh pleure devant Shamash	Kubera sourit devant les Krodhavaśas défaits
Les deux héros coupent des cèdres pour faire une porte au temple d'Enlil	Bhīma se baigne et cueille des lotus
	<i>Les Pāṇḍavas cueillent des lotus pour leur plaisir*</i>
Les héros emportent les cèdres coupés	Les Pāṇḍavas se délassent et se reposent

** l'arrivée des quatre Pāṇḍavas constitue, dans la comparaison, un doublet indiqué en italique*

Le gardien Humbaba a aussi pour pendant indien la multiplicité des Krodhavaśas qu'il faut tuer pour pouvoir se baigner dans l'étang ou cueillir les fleurs convoitées. Les Krodhavaśas sont les gardiens attitrés du jardin de Kubera au même titre qu'Enlil avait placé Humbaba dans la forêt des cèdres. Les deux héros sumériens tuent le gardien unique des cèdres comme Bhīma tue beaucoup de Rākṣasas, gardiens des fleurs. Gilgamesh et Enkidu arrivent dans la forêt que la version ninivite décrit comme le séjour des dieux :

*Ils voient la montagne des cèdres, séjour des dieux, piédestal d'Irnini **
Sur le versant de la montagne, les cèdres dressent leur luxuriance :
Suave est leur odeur, toute remplie de leur parfum.
(LAPO, version ninivite, p 122)
**Irnini, la victorieuse, autre nom d'Ishtar.*

Le parfum des cèdres emplit ici aussi l'atmosphère mais il ne s'est pas manifesté avant que les héros soient dans la forêt. Arrivés près de la cabane de Humbaba, les deux héros sumériens le surprennent, comme le leur avait conseillé Shamash, qui exauce la dernière prière de Gilgamesh : ils doivent se dépêcher, car Humbaba n'avait qu'une seule cuirasse sur lui, ou encore un seul manteau, une seule épouvante, il avait dévêtu les six autres. Gilgamesh va frapper mais Humbaba tente de négocier en promettant ... les cassures ne nous laissent pas entrevoir suffisamment clairement les propositions : l'une d'elles vise la possibilité de couper autant de cèdres qu'ils le voudront. Gilgamesh dit à Enkidu que le visage du monstre 'est très bizarre' façon de dire la peur qui l'étreint. Enkidu encourage Gilgamesh pour qu'il n'hésite pas à tuer ce monstre, avant que les dieux n'interviennent. C'est le moment que Shamash choisit pour envoyer les treize vents sur Humbaba qui ne peut ni avancer ni reculer de sorte que les armes le frapperont utilement. Avant que Gilgamesh frappe les coups mortels, Humbaba qui n'a pu obtenir aucun atermoiement des deux héros prononce une malédiction, très fragmentaire :

Qu'ils ne vieillissent pas tous les deux...
Qu'en plus de son ami Gilgamesh, Enkidu ne trouve personne comme ami!...
(LAPO Bottéro)

Cette dernière phrase ambiguë et porteuse de malédiction permet de justifier un épisode suivant sur la mort d'Enkidu. Qu'ils ne vieillissent ni l'un ni

l'autre ou qu'un seul des deux vieillisse? Si Enkidu ne peut trouver d'autre ami que Gilgamesh, c'est la mort d'Enkidu assurée, car c'est la seule condition pour qu'il n'ait plus d'ami. Le récit prévient déjà la suite.

A deux, les héros sumériens éprouvent des difficultés à mettre à mort cet être horrible qui fait peur à tous les gens et dont rien que la vue est source de terreur. Son visage bizarre, qui effraie comme celui de la Méduse grecque, arrête Gilgamesh. Bhīma, guerrier isolé, n'hésite pas à déclarer le motif de sa venue, mais la réponse est cinglante :

Ceci est le terrain de jeu de Kubera et nul mortel ne peut s'y distraire.
(*Mahābhārata*, III, 152, 4, *op. cit.*, tome I, p. 587)

La discussion entre les Krodhavaśas et le guerrier s'engage, mais ces derniers veulent l'empêcher de se baigner, car un mortel ne peut s'approcher de cet endroit, et ils veulent le prendre, l'attacher, le tuer. Alors Bhīma, que rien n'arrête, saisit sa massue, dont on ne savait qu'il l'avait emportée avec lui, se défend et, en exerçant son devoir de guerrier, nul ne peut le vaincre. Il a plus de facilité à tuer la multitude des gardiens du jardin, dont il approche de trop près et à lutter contre elle que les deux héros sumériens qui se battent directement contre un être quasiment divin. La bataille contre les Krodhavaśas a tourné rapidement à leur désavantage et ils courent auprès du dieu gardien du lieu qui, en souriant, autorise Bhīma à se baigner et à cueillir les fleurs car il sait qu'il les cueille pour Draupadī.

Les deux types de morts divergent : deux héros tuent difficilement, et avec l'aide d'un dieu, le monstre qu'il voulait faire disparaître ; le héros indien unique se rend maître de la multitude des gardiens armés du jardin et ceux-ci courent chercher les ordres de leur dieu qui sourit en répondant à ses gardiens piteusement défaits. C'est le pendant de Shamash qui accède à la prière accompagnée de larmes de Gilgamesh et lui envoie les treize vents qui empêcheront Humbaba d'agir utilement en défense.

Devant Bhīma impavide un ouragan terrible éclate et Yudhiṣṭhira cherche son frère. Il interroge Draupadī qui déclare lui avoir demandé de chercher d'autres fleurs aussi parfumées que celle qu'elle lui tend. Le fils de Bhīma et les autres Rākṣasas emportent les Pāṇḍavas vers le domaine de Kubera dont ces génies connaissent l'emplacement. Les Krodhavaśas, voyant les nouveaux

arrivants mais reconnaissant Yudhiṣṭhira et le grand ancien Lomaśa, s'inclinent respectueusement et les quatre Pāṇḍavas et leur femme commune restent longtemps à se reposer. La fin des deux récits s'achève sur la coupe des cèdres ou la cueillette des fleurs divines. Les deux, arbres et fleurs, sont divins, à des titres différents : les arbres de la forêt appartiennent aux dieux sumériens qui se les sont réservés, les fleurs poussent dans le domaine de Kubera, lieu réservé aux divinités et autres êtres divins ou mi-divins, comme l'Inde en connaît tant.

Dieux en cause et deux dieux bien absents : Enlil et Kubera

Les Pāṇḍavas séjournent dans le jardin des dieux, sous la direction de Kubera, dieu des richesses ou dispensateur des richesses. Ces richesses sont celles des dieux dont il est le gardien. Kubera, dieu de la richesse et de l'opulence, est le maître du jardin qui est un ravissement pour les humains mais d'abord pour les êtres supérieurs et divins qui seuls peuvent y accéder dans le cours normal des choses. Ce lieu édénique, car ce n'est pas autre chose, est situé sur la montagne sainte qui fait face au mont Meru, montagne sacrée, invisible aux yeux des simples mortels et axe du monde. Le pourvoyeur et le vrai gardien de ce lieu est un dieu qui entretient la richesse, l'aisance et l'opulence qui sont devenues son domaine. A Sumer, le gardien n'est plus un dieu de la richesse, mais un des principaux dieux du panthéon sumérien, Enlil. Si Enlil est dieu du ciel, de la terre et des enfers par ses mythes, il fait aussi intervenir la richesse et le débordement des biens. Dans le récit de Sud, auquel je renvoie pour la traduction complète au livre de Bottéro dans lequel il est raconté :

Enlil, parce que Sud lui plaît et qu'elle a refusé sa demande en mariage, envoie son portier, ou huissier, faire une demande officielle à sa mère. Après son mariage, sa hiérogamie, Sud portera le nom de Ninlil. Le dieu attend d'avoir reçu l'accord de la mère et de la fille et alors il fait parvenir à la future et à ses parents des cadeaux, composés de bêtes sauvages en quantité et de toute espèce, des chevreaux et des moutons, des dattes, des figues, des grenades, du raisin.... Des pierres précieuses, etc. "La ville est remplie des cadeaux, elle en déborde littéralement".

(J Bottéro, Quand les dieux faisaient l'homme, cf. pp 119 et 120)

La dot qu'envoie Enlil aux parents de la future et à la future dévoile une richesse incommensurable et inépuisable, qui nous renvoie au jardin de Kubera

et à l'opulence du dieu. Les deux dieux se comparent quant à l'opulence, qu'ils représentent ou qu'ils accordent.

Enlil et Kubera ont la même particularité dans ces récits : on ne les voit pas. Kubera donne son assentiment à la présence de Bhīma puis des Pāṇḍavas dans son jardin, mais ce sont les Krodhavaśas, gardiens extérieurs du jardin, qui informent le dieu ou en rapportent l'accord aux héros. Enlil est cité comme le dieu qui a placé Humbaba en tant que gardien de la forêt de cèdres, mais il n'apparaît nulle part. C'est le grand absent du récit, tant par ses actions que par ses réactions. Humbaba ne l'invoque même pas. Il n'intervient à aucun moment ni pour contrer l'action de Shamash, ni devant le père des dieux. Shamash déteste Humbaba, parce qu'il vit dans l'ombre de la forêt que le soleil ne peut percer de ses rayons. Le plus beau cèdre sera destiné à la fabrication d'une porte au temple d'Enlil à Nippur. Mais nous ignorons si cette offrande est suffisante pour calmer la colère du dieu vis-à-vis d'Enkidu et de Gilgamesh. Plus loin, Enlil se plaindra de la coupe des cèdres laquelle constituera un argument pour réclamer la mort d'Enkidu. Les inversions des rôles de Humbaba et de Hanumān nous font voir la même inversion dans le rôle des deux dieux. Le monstre dangereux pleure, tandis que le singe géant et débonnaire est sourire et douceur. Enlil est courroucé par la mort de son gardien face à un Kubera qui est fier de recevoir les héros Pāṇḍavas dans son jardin.

	GILGAMESH	MAHABHARATA
<i>Enlil et Kubera</i>	Dieu opulent A placé Humbaba comme gardien	Dieu de l'opulence Gardien du jardin sur le mont Mainaka
<i>Humbaba et Hanumān</i>	Humbaba, gardien de la forêt, désigné par Enlil Les sept épouvantes	Hanumān, singe du Ramayana Les multiples Krodhavaśas, gardiens du domaine de Kubera
<i>Shamash et Vāyu</i>	Shamash, dieu du soleil Dieu favori de Gilgamesh, dieu d'Uruk Hait l'ombre de la forêt	Vāyu, dieu du vent Père de Bhīma et de Hanumān Caresse la peau de son fils Bhīma

Il reste encore deux dieux dont la présence est nécessaire aux récits : Shamash et Vāyu. Si Vāyu est le dieu indien du vent, les vents, bises, ouragans et les treize vents que déchaîne Shamash montrent s'il le faut combien ce dieu

du soleil a de prise sur les mouvements d'air et qu'il correspond plus à Vāyu qu'aux diverses divinités solaires de l'Inde. Bhīma est fils de Vāyu alors que Gilgamesh n'est que le dévot de Shamash, dont le temple est à Uruk. Vāyu caresse doucement la peau de Bhīma en route vers le domaine de Kubera sur le mont Mainaka. Shamash déchaîne les treize vents au moment opportun pour interdire tout mouvement à Humbaba et s'est aussi manifesté par divers souffles, bises ou vents qu'il a envoyés peu avant que Gilgamesh ne s'endorme dans un cercle magique pour avoir ses songes.

Fleurs et cèdres

Fleurs et cèdres sont les deux buts avoués de la recherche de nos trois héros. Humbaba n'est que le moyen prévu par les dieux d'empêcher la dégradation de la forêt sous le coup des agissements des hommes. Les lotus divins ne sont pas plus accessibles au commun des mortels car le jardin de Kubera ne situe pas dans le monde des humains, mais sur la montagne sainte et mythique que ne peuvent atteindre ces mêmes mortels. De même, les cèdres de la forêt des cèdres, laquelle n'est pas le Liban, appartiennent au domaine mythique. Il existe un gardien de la forêt car les arbres de la forêt appartiennent aux dieux seuls et des gardiens du domaine des dieux où seuls les dieux ou les êtres divins ont accès.

Pour accéder à ces arbres majestueux, il faut tuer le gardien de la forêt. Pour continuer le chemin vers les lotus divins, il faut passer sous la queue du singe. Les deux héros entrent dans la forêt des cèdres, y trouvent Humbaba, le tue. Shamash leur apporte son aide en exauçant la dernière prière de Gilgamesh et en prévenant que le monstre ne porte qu'un seul manteau et il envoie tous les vents qui interdisent au gardien de se servir de ses armes, les sept épouvantes. Humbaba tué, les héros coupent des cèdres, comme ils l'entendent et ceux qu'ils choisissent. Ils retournent à la cité d'Uruk, en faisant voguer les arbres abattus sur le fleuve, sans oublier le principal et le plus majestueux destiné au temple d'Enlil à Nippur.

Du côté indien, Bhīma arrive au jardin de Kubera, guidé par les conseils avisés de Hanumān. Mais les Krodhavaśas, qui gardent le jardin l'aperçoivent et lui demandent ce qu'il vient faire dans ces parages, vêtu comme un ermite. Bhīma prétend se baigner dans un lac qui ne fait pas vraiment partie du domaine de Kubera, même si ce lac jouxte le domaine interdit. Les Krodhavaśas

veulent l'en empêcher mais Bhīma les chasse, les déconfit et en tue un grand nombre. Ils vont avertir Kubera qui donne l'ordre de lui laisser cueillir toutes les fleurs qu'il veut. C'est alors qu'éclate un terrible ouragan, Yudhiṣṭhira le voit et cherche son frère, puis renseigné par Draupadī, part avec tous ceux qui sont avec lui jusqu'au domaine de Kubera conduits par le fils de Bhīma, qui en connaît l'emplacement. Ils se retrouvent tous ensemble dans le jardin. Kubera, apprenant la venue du roi très juste Yudhiṣṭhira, laisse cueillir autant de lotus qu'en veulent les cinq héros qui restent un long temps à se reposer dans l'étang comme des immortels.

La mort d'un gardien ou la mort d'une multitude de gardiens ouvre le passage vers le lieu divin, réservé aux dieux. Si Kubera est mentionné, l'épopée sumérienne ignore Enlil et fait intervenir un autre dieu, Shamash, dont Gilgamesh est le dévot. C'est Shamash qui autorise la coupe des cèdres en immobilisant Humbaba par les vents qu'il a envoyés pour aider nos deux héros. Les Krodhavaśas ne sont pas les gardiens du jardin, mais bien plutôt Kubera qu'on ne voit pas mais qui fait parvenir ses décisions après la tuerie en règle menée par l'unique héros indien. L'ouragan qui éclate provoquant l'arrivée des autres Pāṇḍavas à la recherche de Bhīma, cette fois, ressemble à l'envoi des treize vents par Shamash pour mater Humbaba. Certes l'ouragan masque le ciel, mais les vents, avant de chasser les nuages et de rendre le ciel clair pour que les rayons du soleil puissent passer, manifestent la force du dieu qui intervient dans le domaine des hommes.

Pour finir

Toutes les comparaisons que nous avons vues présentent la particularité de se formuler par opposition. Le récit indien est renversé par rapport au récit sumérien. La demande de Draupadī à Bhīma est à l'opposé de la recherche de Humbaba proposée par Gilgamesh et finalement acceptée par Enkidu. Bhīma part immédiatement à la recherche de fleurs alors que le but premier de la recherche de Gilgamesh est d'abord de tuer le gardien de la forêt et ensuite seulement de couper des cèdres. Un héros reçoit une demande, l'autre décide par lui seul. L'aventure nécessite l'intervention de deux personnes: celui qui propose ou demande (Draupadī-Gilgamesh), celui ou ceux qui l'exécutent (Bhīma-Gilgamesh et Enkidu). L'avancée de Bhīma à travers la forêt, guidé par ce parfum de fleurs qui emplit l'atmosphère, n'a d'égal que la volonté de détruire cet être mauvais, détesté de Shamash et qui garde la forêt des cèdres.

Le parfum des arbres ne sera mentionné que beaucoup plus tard. Les deux héros sumériens avancent calmement par la steppe, plane, tandis que le Pāṇḍava marche quasiment d'un pas martial et tonitruant au son de sa conque, à travers la forêt embaumée de la montagne sainte sur laquelle lui et ses frères sont venus faire leurs dévotions en même temps que retrouver Arjuna. La marche contre Humbaba sera l'occasion de couper des arbres dans la forêt de cèdres, réputée réservée aux dieux, tandis que Bhīma va rencontrer un autre être fantastique dans la forêt alors qu'il est parti à la recherche de fleurs divines odorantes aux mille pétales.

L'avancée de Bhīma sur la sainte montagne sera l'occasion d'entrer dans un lieu divin, le jardin de Kubera où viennent se détendre dieux, démons et autres êtres divins, jardin réservé aux êtres divins, même si ce jardin a fait l'objet d'une destination avant que ne s'engagent les quatre Pāṇḍavas sur la montagne sainte. L'épopée sumérienne et ses suivantes, akkadiennes, babyloniennes, part chasser un être, le *Mahābhārata* voit chercher des fleurs. L'opposition se poursuit en un déplacement, dans les buts et dans les moyens. La mort du gardien permet l'abattage de bois recherché, sans la permission du dieu ou du gardien des lieux, la permission du dieu indien autorise la cueillette et le repos dans un jardin merveilleux inaccessible aux mortels. Les dieux qui ont placé les gardiens sont différents et pourtant ils présentent ensemble des similitudes remarquables. Le cèdre sera offert aux dieux, pour fabriquer la porte principale du temple d'Enlil à Nippur, comme les fleurs seront laissées à la discrétion des parfaits dont la perfection suffit à justifier l'accès au jardin merveilleux et divin. La suite des deux récits continue de s'opposer : les Pāṇḍavas sont de nouveau réunis et retrouver leur royaume, tandis que les deux amis, Gilgamesh et Enkidu, vont être séparés par la mort réclamée par les dieux de l'un d'eux.

Les deux récits nous emmènent dans deux univers proches puisqu'il s'agit à chaque fois d'atteindre le domaine d'un dieu, Enlil ou Kubera, après une marche d'approche au travers d'une région mythique, forêt des cèdres ou montagnes sacrées. L'état des héros et le résultat ne sont pas identiques. Les Pāṇḍavas pratiquent l'ascèse pour arriver à rejoindre leur frère ou mari, Arjuna, qui est parti lui-même en pèlerinage avant eux. Gilgamesh est un héros qu'on peut nommer demi-dieu selon la formule grecque, mais qui possède deux tiers de chair divine et un tiers de chair humaine, comme on l'apprendra plus tard et il célèbre l'Akitu, à titre de ressourcement spirituel. Si les cinq Pāṇḍavas sont les

enfants de divers dieux au travers de leurs mères respectives, comme l'a révélé Dumézil, Gilgamesh est déjà un dieu par ses parents qui sont déesse pour sa mère, Ninsuna, et, selon les traductions, dieu ou héros irréprochable pour son père, Lugalbanda. L'arrivée au domaine interdit aux simples mortels ne relève pas de l'exploit pur et simple. Dans une mythologie orientée vers la perfection de la société, il s'agirait plutôt de montrer que le domaine des dieux n'est pas inaccessible aux humains qui se donnent la peine de le chercher et leur récompense sera d'accéder à leur domaine réservé. Mais il faut être héros ou parfait pour accomplir la marche qui conduit vers ce domaine. Les deux dieux gardiens de ces domaines font pâles figures car nous ne les voyons pas. Enlil, dont nous savons le nom dès le début, n'apparaît jamais dans cette partie du récit sumérien, akkadien ou babylonien, ninivite ou hittite. Kubera est indiqué comme le propriétaire et le gardien de ces lieux, mais les gardiens sur place se chargent de lui rapporter tout ce qui s'y passe et il ne se déplace pas lui-même. Il est juste indiqué que Kubera donne son accord, sans qu'il ne se montre. Kubera et Bhīma se rencontreront dans quelques récits suivants. Les deux rencontres, heureuse dans le récit indien, et malencontreuse, mais prévue, dans le récit akkadien, ajoutent un élément de la connaissance réservée aux fidèles des dieux : obéir au gardien ou le faire périr emporte une même finalité : il faut tuer le monstre et obéir au débonnaire qui se contente de faire passer son examen en toute quiétude. La mort de Humbaba, gardien placé expressément par Enlil, est voulue et acceptée par Shamash, tandis que l'examen tendu à Bhīma se rapporte à la perfection de celui qui veut passer dans le domaine interdit aux mortels. Gilgamesh fait disparaître le monstre et Bhīma se fait reconnaître comme le guerrier parfait. Si Bhīma ne tue pas Hanumān, il massacre les Krodhavaśas qui gardent le domaine de Kubera. Ces êtres démoniaques disparaissent sous sa force et son ardeur guerrière.

Le monde des hommes et le monde des dieux se mélangent mais de façon subtile : les dieux exaucent les prières ou favorisent les entreprises. Les héros doivent rester irréprochables et agir en héros. Bhīma est le guerrier parfait qui ne se méprend jamais sur le devoir du guerrier. Gilgamesh n'entreprend son aventure qu'après l'assentiment de Shamash, obtenu par le truchement de sa mère. Le rôle des dieux est relégué à un arrière-plan et il est remplacé par l'intervention d'autres êtres mis en place par eux : Humbaba et Hanumān. Vāyu et Shamash jouent deux rôles sur deux plans différents : Vāyu rafraîchit son fils, Bhīma le guerrier parfait, tandis que Shamash aide

véritablement, par ses conseils et les visions qu'il accorde, le héros Gilgamesh, son dévot et son fidèle serviteur.

La parenté entre les deux récits est assez manifeste pour qu'il n'ait pas existé des récits antérieurs plus ou moins communs. Mais le génie de chaque peuple les a arrangés de façon à l'intégrer à l'intérieur d'un ensemble qui n'est pas identique. Pourtant, plusieurs récits des pèlerinages indiens du *Mahābhārata* contiennent dans le même ordre des comparaisons possibles avec les diverses parties de l'épopée de Gilgamesh. Le monde des dieux chez l'un et chez l'autre ne présente pas la même tendance: Gilgamesh, le héros d'Uruk, qui est le roi de sa cité, y a été placé par Anu, le père des dieux, comme maître de l'ordre voulu par les dieux. Les plaintes qui montent vers les dieux venant des habitants d'Uruk sont recevables car l'ordre voulu par les dieux est en cause en raison de l'attitude du roi à l'égard de ses sujets, attitude violente et contraire à l'ordre divin. Dans le *Mahābhārata*, les Pāṇḍavas sont les héros parfaits et leur perfection ne leur permet pas d'outrepasser leurs droits et, bien plus, Yudhiṣṭhira est le parangon du roi vertueux, respectueux de la parole donnée et fidèle au droit à appliquer, même s'il lui est défavorable. Or ni Gilgamesh, ni Enkidu ne sont les correspondants ni de Yudhiṣṭhira ni de Bhīma. A eux deux, ils peuvent partiellement soutenir la comparaison, car leur deux caractères se complètent au regard de la pensée indienne. Le *Mahābhārata* est un complexe savamment organisé, réfléchi et pensé théologiquement, tandis que l'épopée sumérienne raconte plus succinctement ses récits que le temps a arrêtés avec l'apparition d'autres religions: mazdéenne, chrétienne et musulmane. Si le *Mahābhārata* est antique, ce que nous en connaissons est plus récent que les tablettes de terre cuite sumériennes, akkadiennes, ninivites, assyriennes ou hittites. L'épopée de Gilgamesh est trop brève par rapport au *Mahābhārata* pour soutenir une comparaison théologique sur l'importance sociale des héros, car leur importance tant en Inde qu'à Sumer ou Akkad est primordiale. Gilgamesh est un héros indépassable car il met encore en jeu l'ordre divin en tuant Humbaba, les Pāṇḍavas en sont exactement l'inverse par leur maîtrise de soi et leur respect du droit et de la parole donnée, fût-ce à leur détriment. Les divers récits qui émaillent leur pèlerinage viennent montrer la grandeur des héros, privés injustement de leur royaume et de leurs droits.

Bibliographie :

(se reporter à l'article "Epopée de Gilgamesh et *Mahābhārata* (I), Enkidu et Rishyashringa" publié sur le site)